

LOUISE AUGER

Le Dernier Hiver

ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

DE LA MÊME AUTEURE

Pourquoi l'autre et pas moi? Le droit à la jalousie, essai.
Montréal, Éditions de l'Homme, 1988.


Ev Anckert, roman.
Laval, Éditions Trois, 1994.

Eine Sommerliebe in Paris. Traduction allemande de Ev Anckert.
Berlin, Verlag Krug & Schadenberg, 2001.

La terre multipliée par deux, poésie.
Québec, Le Loup de Gouttière, 2002.

Le Dernier Hiver

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec)
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-24-0 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-74-5 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-75-2 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Louise Auger, 2012

Dépôt légal : BANQ et BAC, quatrième trimestre 2012

Diffusion Dimedia
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde
www.librairieduquebec.fr/

Couverture :

Marie-Josée Morin
m-j.morin@entrep.ca

Éditions électroniques :

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel
jycollette@vertigesediteur.com

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
pour l'aide apportée à notre programme de publication.

LOUISE AUGER

Le Dernier Hiver

ROMAN



LES ÉDITIONS

Sémaphore

À Susan

*Le temps me presse, l'angoisse croît,
l'espoir s'étiole et malgré cela, je vis
de mon désir de vivre et je voudrais
reculer le terme fatal.*

CERVANTES

Lettre au duc de Lemao,

1616.

SERRÉS ENTRE LES MONTAGNES, un lac, dix maisons, quatre enfants, douze chiens. Voilà le coin de planète où j'achève de vieillir. Je n'ai pas compté les adultes. Ce n'est pas faute de mémoire. Ils traversent ma vie sans laisser de traces. Il en apparaît de nouveaux chaque année, qui disparaissent du décor avant même que j'aie pu découvrir où ils habitent, s'ils sont de passage ou s'ils nichent pour de bon avec un tel ou une telle. Ils s'amourachent, se quittent, se rabibochent et se raboutent à un rythme effarant, je ne sais plus où ils en sont. Encore moins combien. J'aurais plus de succès à décompter les roselins, les gros becs, les geais bleus et les mésanges qui animent mon voisinage.

Les adultes n'ont cessé de se rajeunir de décennie en décennie. Si bien qu'aujourd'hui, il n'y a plus que les enfants qui ont l'air vieux, détroussés de leur jeunesse. Quant aux parents, c'est une espèce en voie d'extinction, génétiquement modifiée. Des milliers d'hermaphrodites, impuissants et infertiles, avec des ovules déprogrammés et des spermatozoïdes à queues tronquées, comme les grenouilles dans les champs d'OGM. Ils s'accouplent dans des éprouvettes depuis deux générations. Quand je leur parle de l'époque du Viagra, mes arrière-petits-enfants sont scandalisés. Tout cet argent, me dit Jean-Simon, aurait dû servir à fabriquer des vies. Le vocabulaire actuel : fabriquer une vie. Le miracle aujourd'hui n'est plus de semer à tout vent jusqu'à soixante-dix ans, mais de réussir à produire de la semence même à vingt ans. J'aurai vécu assez longtemps pour voir la prétendue révolution génétique se muer en une révolte de chaque cellule du corps humain. Cette subversion me redonne un peu d'espoir. Diminués et vulnérables, nous revenons à l'essentiel.

J'ai toujours su que je vivrais jusqu'à quatre-vingt-quinze ans. Je les aurai dans quatre mois, le 29 mars, et je compte bien y être pour fêter ça ! Tartines de caviar noir, celui qui laisse de belles traînées pourpres sur les dents. Truite fumée ravigotée d'une giclée de citron et parsemée de câpres, beaucoup de câpres, les plus grosses, fermes et juteuses, qui explosent sur la langue quand on y croque. Quelques huîtres, des malpèques de préférence. On en trouve à l'année, maintenant. Il faut bien que l'hiver comporte quelques avantages. Une salade de cresson arrosée d'huile d'olive, d'un soupçon de vinaigre de framboise et très, très aillée, que le croque-mort en souffre de m'approcher. Puis du champagne sur tout ça, du vrai et du meilleur. Il en coûtera ce qu'il en coûtera, je veux savourer ma dernière extravagance dans la plus absolue des insouciances. Inutile d'inviter mon comptable. Si jamais je n'y étais plus, j'espère que vous aurez trouvé ce cahier à temps pour mon anniversaire. Préparez-moi ce festin et enterrez-moi avec. Ce sera mon festin de Babette !

C'était un film aux images puissantes. Une Française condamnée à l'exil en Norvège, sur un tas de cailloux fouetté par la mer, par les vents du nord et les embruns. Une poignée d'habitants, des gens rudes et secs, des puritains que le plaisir terrorise. Babette va leur préparer un repas gargantuesque, elle y met toute la petite fortune qu'elle vient de gagner à la loterie. Plutôt que de retourner vivre chez elle, de fuir ce milieu étroit et mesquin, Babette choisit de cuisiner un festin et d'y inviter douze convives. Chef autrefois dans un chic restaurant de Paris, Babette retrouve dans ce grand dîner sa vie d'avant l'exil. Ce festin, c'est elle, c'est son âme dans toute sa splendeur. Cinq services, six, je ne sais plus. Des huîtres, il me semble, des cailles et de la soupe de tortue. Et de grands crus. Je revois la grosse tortue vivante au fond de la barque et la caisse de vin empilée avec les cages remplies de cailles. Les victuailles arrivent par bateau, il faut les transporter, trouver le bois et alimenter le four. Le festin de Babette se mue en une corvée communale. Tout le village est mis à contribution. Des victuailles comme ils n'en ont jamais vu, des saveurs comme ils n'en ont jamais goûté, des fumets

comme ils n'en ont jamais humé et du plaisir à manger comme ils ne se sont jamais permis même de l'imaginer. De la vie autour d'une table, des sourires complices, la jouissance de tous les sens et le partage et la générosité du partage.

Ce film m'a marquée. Ce fut un baume sur ma vie d'expatriée qui se cherchait un sens. J'étais accourue le voir à cause de la comédienne Stéphane Audran dont j'étais toujours un peu amoureuse. Et puis c'était une adaptation d'un texte de Karen Blixen que j'essayais de faire aimer à mes étudiants qui, eux, la trouvaient ennuyante à mourir. Je ne leur donne pas tort. À quinze ou seize ans, quand j'avais lu la nouvelle, Babette m'avait agacée. Elle me paraissait se sacrifier inutilement. J'étais trop inexpérimentée pour saisir ce qu'est le destin. Nous croyons faire nos choix à partir de ce que nous sommes, alors que ce sont nos choix qui nous forgent tels que nous sommes. Comment comprendre cela à vingt ou trente ans, quand on confond encore la volonté avec le destin ? J'ai détenu, tout compte fait, si peu de pouvoir sur le fil de ma vie, hormis celui de m'adapter aux imprévus. Ce que j'ai le plus ardemment voulu et désiré s'est souvent révélé ne pas correspondre du tout à ce qu'il me fallait. Et le meilleur qui m'est advenu, je pense à Vivian et aux enfants, m'est advenu sans que je le veuille, sans que je sois même en mesure d'en formuler le souhait.

Je m'égare déjà. Je me suis promis de remplir ce cahier de tous les souvenirs précieux que je n'emporterai pas avec moi. Je veux profiter de toutes mes forces pendant qu'il m'en reste. Ma main tremble un peu, surtout en fin de journée, mais mon écriture est tout à fait lisible. Puis c'est toujours clair et net dans ma tête. Étonnamment d'ailleurs, vu l'avachissement généralisé visible partout ailleurs, particulièrement à l'heure du bain. Mais tant que ce qui pendouille et s'éparpille en tout sens est contenu dans mes vêtements, je me trouve encore présentable. J'ai de beaux yeux pétillants, de grandes mains encore élégantes, le port plutôt droit et la démarche assurée. On me donne aisément quatre-vingts ans, rarement quatre-vingt-

cinq, mais jamais mon âge. Je me réjouis de m'être si bien conservée, bien que je n'aie aucun mérite. Les recettes de santé n'y sont pour rien, cela fait bêtement partie des injustices de la génétique. Ma mère est morte en pleine forme, à sa table de bridge, à quatre-vingt-treize ans. Avant elle, sa mère s'est éteinte inopinément, en riant aux larmes d'une blague saugrenue qu'elle venait tout juste de nous raconter, à la veillée du Jour de l'An. Elle aurait célébré son centenaire quelques jours plus tard, aux Rois.

Je ne crois pas me rendre aussi loin. La vie me quitte peu à peu, bien malgré moi. Ce n'est pas tant une perte que je ressens qu'une absence. Le vide effrayant de quelque chose qui devrait être là. L'absence des autres, bien sûr, ceux de mon âge, ma caravane humaine, les témoins de ma vie, aujourd'hui tous morts. Étrangement, je pense plus souvent à eux que lorsqu'ils étaient encore vivants. Je suis en train de lire et, tout à coup, je revois le visage de mon amie d'enfance, Lucie, son sourire et l'éclat de ses dents ; j'entends la voix de mon père tout près de moi pendant que j'étends la lessive sur la corde à linge ; je m'éveille la nuit avec un souvenir très net de Vivian auquel je n'avais pas pensé depuis des décennies. Les gens que j'ai aimés reviennent dans ma vie, ils habitent ma maison, ils errent dans mes parterres de fleurs, ils couchent parfois dans mon lit et les retrouver me donne la pleine mesure de leur absence.

Ce qui me fait penser à un mot de Tess, après la mort de sa mère. Je crois que Chloé était morte depuis près de deux ans, car Tess allait bientôt se marier. Nous avons couru les grands magasins tout l'après-midi, elle et moi, et nous avons choisi de nous arrêter prendre un thé, plutôt que de rentrer en pleine heure de pointe. À peine assises, Tess m'a demandé à brûle-pourpoint : « Penses-tu encore à Chloé ? » Bien sûr, lui ai-je répondu, je pense souvent à elle. « Mais, dit-elle aussitôt, la vois-tu encore ? » Je restai interdite quelques secondes, puis elle ajouta sans attendre ma réponse : « Moi, je n'arrive plus à la voir. Je ne retrouve plus ses traits, je ne me rappelle plus son visage. » Et qu'est-ce qui t'inquiète ?

lui ai-je demandé, déjà très émue de la sentir si bouleversée. « De l'avoir perdue », me répondit-elle en éclatant en sanglots.

Aussi longtemps qu'elle avait pu conserver intacte l'image de sa mère, elle ressentait son absence et avait pu s'épargner de ressentir sa perte et la douleur de cette perte. Quand l'image a commencé à s'effacer, Tess a cruellement eu l'impression qu'elle perdait sa mère pour de bon. Il y a beaucoup de présence dans l'absence. La perte, elle, vrille un vide sans fond.

Ce sentiment d'absence me remplit de plus en plus. L'absence de mon corps, surtout, qui me rappelle combien je suis, de jour en jour, privée de moi-même. Comme un membre amputé dont j'espère qu'il me démange encore une fois, pour la joie d'en ressentir à nouveau la nostalgie. L'élan est là, aussi vif, aussi vert, presque aussi puissant qu'avant, mais la force manque pour aller jusqu'au bout de cet élan. Le goût de l'effort me fait défaut de plus en plus fréquemment. Mon corps flanche, je dirais qu'il s'absente de moi, qu'il s'éloigne de plus en plus de ce qui m'anime. Et cela, cet état d'absence dans lequel je prends conscience de tout ce qui me manque, m'effraie bien plus que la mort qui me guette, impatiente, en tapant du pied.

J'ignore vers quoi je marche, s'il y a une autre vie, si des anges m'attendent ou si le froid glacial règne de l'autre côté de la mort comme de ce côté-ci. La planète se refroidit, l'hiver se répand jusqu'à l'équateur. Nous pensions que la terre se réchaufferait comme un jardin au solstice de juin. Nous avons voulu croire que la planète tiédirait doucement. Et nous, les nordiques, étions assez insoucients et stupides pour rêver d'un éternel été et nous en réjouir. Ce n'est pas du tout ce qui s'est passé. Le réchauffement a bel et bien eu lieu comme prédit, mais la terre, elle, a refroidi. Les glaces polaires ont fondu, les océans ont dessalé, les courants chauds charriés en eaux profondes ont remonté à la surface d'où ils se sont évaporés. Les mers se sont figées et nos côtes, petit à petit, pelées de givre.

Nous entrons, disent les experts, dans une nouvelle période de glaciation. Et ils insistent sur le qualificatif, comme s'il s'agissait d'un phénomène cyclique auquel nous sommes habitués ou d'une invention géniale dont nous allons profiter. Le Nouvel ordre mondial, la Nouvelle alliance, le Nouveau gouvernement intercontinental. À les entendre, il n'y a plus de catastrophes, que de nouveaux machins avec un grand N. La tuberculose a frappé en 2015, ce fut l'hécatombe. Hélène, Mathilde, Francine y sont passées. Mary-Ann, à Boston. Et Stefania, à Brindisi. Elles avaient mon âge et j'ai failli y rester moi aussi. Chloé a été emportée à trente-huit ans, fauchée en moins de deux semaines. Une nouvelle souche, disaient-ils, l'air savant.

J'ai appris à me méfier de leurs nouveautés. Depuis longtemps, d'ailleurs, ils ne parlent plus de pandémies, ni de cataclysmes, ni de guerres, ni de génocides. Ces vieux mots n'ont plus cours. Il n'y a plus que des incidents naturels, des confrontations définitives, des territoires investis, des populations statistiquement affaiblies. Le langage s'est désagrégé plus vite que la planète. Les mots portent des masques comme nous, les jours d'alerte blanche. Leurs mensonges nous tuent bien plus loin que les gaz toxiques. D'ailleurs, ils ne parlent pas de gaz toxiques. Ils disent « brume chimique ». Je n'ai jamais vu de la brume tuer qui que ce soit. Mais j'ai vu des étourneaux, tout un volier d'étourneaux, tomber raides morts des branches du grand frêne, là, sous ma fenêtre. Les nuages les plus mortels nous arrivent du nord-ouest. Leur brume, c'est de la purée d'arsenic qui nous vient des mines d'or abandonnées, éventrées par les glissements de terrain. S'ils disaient la vérité, ils devraient assumer la responsabilité de leurs négligences. Alors, ils mentent. Ils mentent comme ils respirent. Ou plutôt, ils mentent au lieu de respirer.

DANS MON ENFANCE, il y avait des quêteux. Ils vendaient des balais, ils aiguisaient les couteaux, c'était un métier. Le vieux Bill sonnait chez nous le premier samedi de juin, chaque année, aussi prévisible que le carême et les grandes vacances. Ma mère lui préparait une soupe aux gourganes qu'il mangeait assis sur la chaise pliante qui l'attendait sur le perron. Bill faisait partie du printemps comme le vendeur de glace, Ernest Sauvé, qui nous annonçait chaque année l'arrivée d'un nouveau bébé. Il en était au dixième quand ma mère lui dit qu'elle n'avait plus besoin de glace, nous avions désormais un réfrigérateur moderne, avec congélateur. Ernest ne s'est pas pointé l'année suivante ni l'année d'après. Son absence fit un grand trou dans nos vies. Sa charrette et son vieux cheval Firmin nous ont manqué, et ses sourires édentés, et les nouvelles de sa marmaille.

J'avais neuf ans quand Ernest est réapparu, tout frais dans un beau camion rouge. Il portait un dentier et son sourire s'élargissait encore plus grand qu'avant, une large tache blanche dans son visage hâlé, fripé comme une vieille noix. Sa femme venait d'accoucher de jumeaux. Ma mère prit une voix catastrophée : « Oh ! Mon doux Seigneur ! Ça vous en fait combien, maintenant, monsieur Sauvé ? »

C'est une scène que je revois clairement, comme si j'y étais toujours. Un orage, la nuit, a laissé des relents de pluie et de sève verte. Le soleil force derrière les nuages et me chauffe le dos. Je suis très excitée de revoir Ernest et encore plus heureuse quand il m'appelle, en riant, sa petite Bertiche et que je réalise que lui non plus ne m'a pas oubliée. J'aime tout de cet homme, sa voix qui chante, ses grosses mains qu'il remue comme des marionnettes en parlant, sa joie de vivre et sa simplicité, ses vêtements propres, l'élégance de sa cravate marron ou marine suivant les couleurs de sa chemise à

carreaux, ses yeux presque turquoise qui s'emparent de tout ce qu'ils regardent avec une lente attention amoureuse. Je perçois encore, très nettement, le parfum de soleil cuit qui se dégage de ses vêtements, contrastant avec l'odeur de terre fraîche que répandent les bottes de radis empilées sous mon nez dans des cageots de peuplier.

Silencieuse au côté de ma mère, je regarde Ernest planté à l'arrière de son camion qui se dandine sur un pied puis sur l'autre, visiblement embarrassé par la question qu'elle vient de lui poser, qui s'éclaircit la voix et finit par lancer : « Eh, ben, ma bonne dame... Ça fait... Ça fait... » Il sort les mains de ses poches, les ouvre toutes grandes devant nos yeux et en riant : « Ça en fait toujours ben plusse que je peux en barçer de ces deux mains-là ! »

Passé le chiffre dix, Ernest ne savait plus compter. Mais pour se recycler, il savait s'y prendre. Ernest Sauvé, quêteux patenté. En lettres jaunes sur les portières vermillon de son camion, on ne pouvait pas le rater. Il ramassait toutes les vieilleries dont on était heureux de se débarrasser et les revendait le samedi matin au Marché central. J'ignore ce qu'il est devenu.

Le vieux Bill aussi a cessé de passer. Puis ce fut au tour de Jim de disparaître, Jim le sauvage de Kaughnawaga, qui venait chaque mois d'août nous vendre un de ses paniers tressés. Ils ont disparu pour de bon avec le mot quêteux. Il n'y a plus eu que des itinérants, puis des sans-abri, puis des sans domicile fixe. Maintenant que la moitié de l'humanité est sans domicile fixe, les quêteux, les pauvres, les malades, les éclopés de la guerre, les orphelins et les vieux, nous sommes tous devenus des « citoyens rationnés ».

Orwell avait projeté l'avènement d'un monde robotisé. Il a manqué d'imagination. Ce n'est pas l'enfer totalitaire des camps de concentration. Il n'y a pas d'uniformes, ni d'esclaves, ni de Big Brother. Il n'y a personne aux commandes, c'est le chaos, l'incertitude, le froid, la noirceur, la faim, le désordre à l'échelle planétaire. Le nouveau désordre mondial.

Je n'aimerais pas avoir vingt ans aujourd'hui. Je regarde Jean-Simon se débattre comme un diable pour gagner sa croûte et je me sens épuisée pour lui. Il rentre ici, vanné, plus usé chaque soir. Les yeux pleins d'eau, hier, il me disait que s'il ne vivait pas chez moi, il serait à la rue. J'ai voulu le rassurer : c'est moi qui serais démunie sans lui, ici, auprès de moi. « Tu me vois, ai-je ricané, avec mes « Longs Johns » en train de pelleter toute cette neige ? » Il n'avait pas le cœur à rire. Alors, je nous ai préparé un grog, l'ai entraîné jusqu'au salon et, tous les deux collés au fond du vieux divan, les pieds emmêlés sous mon plaid écossais, je lui ai parlé du mythe de Sisyphe.

Les vieux mots, les vieux objets, les vieux livres, les vieux sentiments, les vieux amis, j'ai pu m'accrocher à la moindre racine pour ne pas être engloutie par l'absurdité et le non-sens. Jean-Simon et Marie-Ange n'ont pas cette chance. C'est peu de dire que leur génération n'a pas d'avenir. Ils ont un avenir comme n'importe quelle pousse verte qui se chauffe au soleil. C'est mon monde à moi qui n'a pas d'avenir. Mon passé est sans avenir, mais plein de souvenirs. Eux, leur avenir n'a pas de passé. Ils flottent dans un monde sans mémoire, insensé. Leur monde est plus éloigné du mien que mon univers, enfant, ne l'a été de celui de mes arrière-grands-parents. Peut-être est-ce la seule véritable catastrophe dont ils ne se remettent pas.

La vie fut si difficile et les êtres si complexes, quand je fais le bilan, je crois ne pas y avoir compris grand-chose, si ce n'est la joie d'avoir un corps et d'en profiter tout mon saoul. L'amour des femmes et le lac m'ont sauvée. Et la bouffe, le bon vin, la musique et les livres. Avoir cinq sens et ne pas être un ange désincarné. J'ai habité durant près d'un siècle un corps que j'ai loué pour chaque instant de grâce qu'il m'offrait, sans jamais le désertier. Il m'en coûtait déjà assez de devoir le vendre et l'user à gagner ma vie.

Elle a passé en coup de vent, la vie. Et seul le contact avec d'autres êtres y a laissé une marque. J'ai oublié une foule d'événements et de faits qui ont meublé ma vie. Des dates anniversaires, des adresses,

des noms et plein de détails qui m'ont paru prioritaires pendant des années. Me tailler une place au sein du milieu universitaire a pris toutes mes énergies durant une bonne partie de ma vie adulte. Au début de ma carrière, j'étais constamment inquiète de perdre mon emploi, de ne pas publier suffisamment, de ne pas obtenir ma permanence. J'avais choisi un domaine d'expertise absolument farfelu, quand j'y repense, voué à la précarité et à l'insécurité chroniques. La littérature n'était plus à la mode, les littératures étrangères ne l'étaient pas encore. J'ai travaillé comme une damnée, je me suis exilée à Boston, j'ai déménagé à London, puis je suis revenue à Montréal. Des années et des années à me tordre le foie, à vivre avec la peur de manquer de travail, de manquer d'argent. Tout ce bruit, toute cette agitation, et je ne sais même plus à combien s'élevait mon salaire à Concordia, ni le titre des cours que j'y ai enseignés, ni combien de publications j'ai pu signer. Mais je me souviens très bien de gens que j'ai connus dans ma petite enfance, de certains voisins, d'amis de mes parents, de camarades d'école, d'institutrices. Des personnes que j'ai fréquentées, d'autres que j'ai attentivement observées de loin. Des personnes que j'ai profondément aimées, d'autres que j'ai détestées tout aussi profondément et d'autres encore auxquelles je me suis attachée sans qu'elles le sachent. Je me souviens même de certaines personnes que je n'ai vues qu'une fois dans toute ma vie, il y a des décennies. Mais ce fut intense. Deux comètes dont les trajectoires se frôlent, qui s'échangent en passant une parcelle de leur lumière. Je pourrais remplir tout un cahier de ces rendez-vous d'amour. Un regard qui plonge dans un autre regard, une vie qui s'anime au son d'une autre vie et puis, bien sûr, de la peau serrée contre une autre peau. Tout le reste fut insignifiant.

Les femmes, elles furent nombreuses. Et j'y ai survécu. Un naufrage, chaque fois. Je perdais le nord, je m'égarais sans bon sens, je plongeais tête baissée sans retenue, chaque fois, partante pour la dernière escale. Je les ai aimées, toutes, avec le même entrain, la même foi, la même braise au ventre. La force du feu variait, mais c'était du feu,

tantôt un volcan, tantôt une étincelle, plusieurs bougies, quelques brasiers fumants, de rares flambées dans l'âtre, mais toujours ce feu qui me gardait en vie, sans lequel, je crois, j'aurais coulé à pic.

Car il y a eu la mort aussi, l'arrache-cœur, avec ses serres de glace qui brûlent chaque vaisseau. Sa mort à elle, surtout. Sa mort a tranché ma vie en deux et m'a laissée comme une coque vide sans gouvernail, sans archipel à l'horizon, sans même une brise pour avancer. Le seul naufrage où j'ai désiré n'avoir jamais appris à nager. Mais j'ai survécu. Puis l'hiver a planté ses banquises et ralenti la vie peu à peu. D'un feu à l'autre, je me suis apaisée. Aujourd'hui, je le sais, ce fut un beau naufrage.